

## MARIE

Marie est née en 1905. Elle est la deuxième d'une famille de dix. L'aînée des filles avec tout ce que cela suppose d'abnégation et de dévouement.

« Ma place, se dit Marie, c'est la dernière. » Servante pour la maisonnée, laveuse (et avec toutes ses couches c'est quelque chose) de temps en temps commis pour aider à rentrer les bottes de foin ou à ramasser les betteraves...

Dans le même temps des femmes commencent à revendiquer, à vouloir une place dans la société.

Marie est bien loin de tout cela. Il n'y a guère de livres à la ferme et surtout ils sont soigneusement sélectionnés. Jamais ses parents n'accepteraient qu'elle lise un mauvais livre, un livre qui parle d'amour physique ou de remise en cause de la foi. Quant au journal, à la politique, ce n'est pas son affaire. Marie n'aura le droit de vote qu'à quarante et un ans et votera jusqu'à la fin comme son mari. Dans le monde de Marie, ce sont les hommes qui dirigent l'univers...

Marie est dans le train. La première fois qu'elle prend le train. Elle a quatorze, quinze ans, pas plus. Elle accompagne sa petite sœur paralysée par la polio. On dit la polio pour la poliomyélite. Les vaccins ne sont pas encore systématiques. Alice a trois ans et ne marche pas. Ses bras aussi sont immobiles. Elle voyage ficelée sur une planche.

Leur père est avec elles; elles sont trop jeunes pour voyager seules. Mais c'est Marie qui s'occupe d'Alice. Alice est encore petite. Elle dort beaucoup. Marie en profite pour regarder le paysage. Elle s'étonne des champs, des villes traversés qui ne ressemblent en rien à ce qu'elle connaît. C'est un train spécial pour Lourdes.

L'atmosphère à l'intérieur y est recueillie. Les malades gémissent de temps en temps mais ne se plaignent pas. De temps en temps, l'abbé dit une prière que tous reprennent en chœur. Ceux qui accompagnent les malades s'entraident pour les gestes du quotidien. Marie a apporté des provisions : du pain, du pâté que sa mère a fait, quelques poignées de cerises. Elle prépare de petites bouchées pour qu'Alice puisse manger. Elle ouvre les cerises en deux et retire le noyau. Après, elle la portera sur les toilettes du train. Alice est un peu lourde mais Marie a l'habitude. Cependant avec les cahots, le fait qu'Alice soit inerte n'est guère commode.

Le père, lui, s'est trouvé des camarades, d'autres hommes comme lui qui laissent aux femmes le soin des malades. Ils seront là pour les descendre du train et les porter jusqu'à la grotte

Le train est arrivé. Marie regarde autour d'elle. Les petites maisons toutes serrées, les plantes inconnues dans de grands vases en terre, les arbres dont elle ignore le nom : tout est sujet à émerveillements, à découvertes. C'est le père qui porte Alice, Marie en profite. Elle a l'impression que ses yeux ne sont pas assez grands pour tout retenir. Elle n'oublie pas le but du voyage : guérir Alice. En attendant, elle savoure la chaleur sur sa peau, le ciel d'un bleu plus intense, plus uniforme, les odeurs inconnues.

A la grotte, Marie ne voit pas grand-chose. Seuls ceux qui portent les malades sont devant et Marie est petite. Quand elle retrouve Alice, celle-ci tremble de froid. Marie l'essuie comme elle peut avec les quelques chiffons qu'elle a emporté. Elle s'aperçoit tout à coup que sa sœur bouge un peu son bras gauche. Des mouvements très

lents, comme une fleur qui s'ouvre. Marie se prend à espérer : peut-être le miracle a-t-il eu lieu ?

Pendant le voyage du retour, ce sont les jambes d'Alice qui s'éveillent à leur tour. Malgré le balancement du train, elle s'essaie à cet acte nouveau pour elle, marcher. Au début hésitants, très vite les pas se font plus sûrs, les cris plus joyeux. Alice savait bien qu'elle n'était pas comme les autres et cet espace qui soudain s'ouvre devant elle l'émerveille. Dans le train tous se réjouissent. La nouvelle circule de bouche en bouche : la petite marche, la vierge a fait encore un miracle.

Marie a dix-neuf ans. Elle est dans sa chambre, la même depuis sa naissance si on excepte les années de pension. Sa chambre avec de nombreux lits et de grosses armoires dont une avec miroir. Il ne faut pas trop s'y regarder, c'est un peu un péché, mais aujourd'hui, elle en a le droit. Elle s'y reflète un peu pensive dans sa robe de mariée et se trouve belle un bref instant. Elle voit le chemin parcouru, les absents, la petite Jeanne, rappelée à Dieu à 5 jours, la petite Marguerite morte à cinq ans de la polio. Cette dernière était un peu son bébé et sa disparition lui a laissé un grand vide. Elle évoque un bref instant cet autre qu'elle aurait bien épousé s'il le lui avait demandé.

Elle pense à celui qui deviendra son époux. Elle ne le connaît pas bien. Ils se sont vus peut-être trois ou quatre fois.

Elle a rencontré ses sœurs à une réunion religieuse, une « récollection » comme on dit où elle était avec Denise. Ce sont elle qui, revenues dans leur famille, ont dit à Pierre :

« On t'a trouvé une femme mais elle habite un peu loin. Quatre-vingts kilomètres peut-être. Tu pourras aller la voir à la messe dimanche prochain. Ne te trompe pas, ce n'est pas la grande, c'est la petite. »

En fait, Marie est la plus vieille mais c'est la plus petite. Les curés des deux paroisses se sont entretenus et les parents se sont mis d'accord.

Marie est un peu inquiète. Elle est heureuse de faire la fête avec toute sa parenté mais elle se demande ce qui va arriver après. Sa mère lui a dit quelques mots, très embarrassée. Ses oncles ont fait des sous-entendus un peu osés. Elle n'a rien compris. Elle sait juste qu'il va se passer quelque chose de bizarre, quelque chose dont on ne parle pas mais qui est autorisé entre un mari et une femme mariés devant l'église.

Dans la maison de son fiancé, une autre robe blanche se prépare. Le frère et la sœur se marient le même jour. C'est une idée du père de Marie. Il a dit au père de Pierre : « Je te donne ma fille si tu m'accordes en échange la main d'une des tiennes. J'ai un neveu dont je suis tuteur et j'aimerai qu'il se marie. »

Le père de Pierre qui est commerçant veut retourner en ville. Sa femme ne se plaît pas du tout en pleine campagne, Elle est habituée à plus de mouvements. Il faut donc que son fils se marie et s'installe à la ferme. Il accepte. C'est ainsi que même à son mariage, Marie ne sera pas l'unique. Il faudra qu'elle partage avec Geneviève, la sœur de Pierre, la joie d'être la reine de la fête.

C'est la guerre. Marie a eu beaucoup d'enfants. Neuf exactement. L'avant-dernière, Françoise est une petite fille vive, malicieuse et gaie. Elle secoue ses boucles blondes et tous ses frères et sœurs se plient à ses désirs. Françoise est un peu

fragile. Elle a déjà fait une broncho-pneumonie, il n'y a pas longtemps. Elle a souffert de la coqueluche comme ses frères et sœurs, du moins les petits mais elle se remet moins bien. Marie s'inquiète. Sa fille a du mal à respirer et tousse encore beaucoup. Pourtant, la coqueluche est finie. Marie demande à Pierre de faire revenir le docteur. Là, le verdict tombe. C'est encore une broncho-pneumonie. Mais l'organisme de Françoise est fatigué. La coqueluche a épuisé ses réserves. C'est la guerre. A la ferme, on ne manque pas de nourriture mais on mange ce qu'il y a. Et les antibiotiques n'arriveront qu'avec les américains. Le médecin est inquiet. La petite fille lui semble bien délicate, bien maigre pour affronter la maladie. Il prépare doucement ses parents à une cruelle issue.

C'est le soir. Marie se doute que la fin ne va pas tarder. Tous ses frères et sœurs viennent dire bonsoir à la petite malade. Elle les reconnaît à peine. Elle a du mal à respirer. Elle soulève sa chemise comme pour faire entrer l'air. C'est Pierre qui va veiller Françoise. Marie a besoin de repos. Elle doit reconstituer son lait pour le petit Claude de quatre mois. Comme elle a envie de réconfort, elle a demandé à sa fille aînée de dormir avec elle dans une autre chambre. Mais Marie n'arrive pas à dormir. Elle sent qu'elle va perdre sa petite, son adorable petite fille si jolie. Elle repense à ce que disait sa tante aux noces d'argent de ses parents. Leur fils aîné était prêtre et c'était une telle bénédiction pour la famille que Dieu avait décidé de leur reprendre en échange deux petites filles. Elle aussi, son fils aîné vient de s'engager pour le séminaire. C'est sans doute également ce qui lui est demandé. Elle finit quand même par s'endormir. Mais déjà, Pierre vient la réveiller. « Notre petit ange s'est envolé au ciel » lui dit-il. Marie pleure silencieusement. Elle va voir sa petite qui semble juste endormie, juste apaisée maintenant qu'elle ne cherche plus en vain l'air qui lui manquait. Elle la veille jusqu'au matin où dès leurs réveils les autres enfants viendront doucement embrasser sa main.

Elle sait alors que, sa petite fille disparue, elle ne cessera jamais de la porter dans son cœur. Elle donnera même son nom à peine transformé celle qui lui viendra un an plus tard. Comme une renaissance. Ce qui sans doute ne sera pas facile à porter pour la nouvelle née. Elle le donnera aussi, en troisième prénom, à sa première petite-fille dont elle sera la marraine.

La guerre est finie mais une autre commence. Mais comme elle se passe loin de la France, on n'en parle peu, voire pas du tout. Pourtant, Marie est concernée. Son fils, son quatrième fils, est là-bas. Il n'est pas militaire. Après des études au Petit Séminaire, il est devenu instituteur et il est parti enseigner en Algérie. Cela semble bien loin à Marie, elle qui n'a jamais quitté le département !

De là-bas, ils correspondent par lettres. Celles-ci sont rares et très irrégulières. L'une d'elle l'a particulièrement marquée : Jacques annonçait à ses parents qu'il se mariait avec une algérienne ! Une étrangère ! Une femme qui ne connaissait pas l'Évangile mais le Coran. On ne sait pas qui a converti l'autre. Marie si elle l'a su l'a enfoui au plus profond d'elle. Mais pour le mariage, à cette époque, il a bien fallu que l'un des deux se convertisse.

Marie fait bonne figure mais, ça se sent, elle est dévastée. Son fils, qu'elle a éduqué avec toute la rigueur morale qui est la leur, à elle et à Pierre, épouser ainsi une musulmane, une non-croyante ! (Pour Pierre et pour Marie, si on n'est pas chrétien, on n'est pas croyant). Elle sent au fond d'elle une douleur qui la ronge, douleur

autant morale que physique, le crabe qui ronge son ventre se nourrissant des pensées noires qui grignotent sa tête et inversement. C'est sa foi en Dieu aussi qui est ébranlée. Elle a tout fait comme il faut. Elle a été dure avec ses enfants, elle ne leur a rien laissé passer. Elle les a nourris de religion, de devoir, de rigueur. Elle a même donné un prêtre à l'Eglise. En quoi a-t-elle échoué avec celui-là ? On lui a dit d'être accueillante, elle accueille mais elle ne le fait pas de bon cœur.

Cela fait plusieurs mois déjà que Marie est malade. Bien plus longtemps encore que la maladie couve. Mais pas de quoi faire venir le docteur. Quelle maladie d'ailleurs ? Cinquante ans après ses enfants auront tous là-dessus un avis différent. Pour le moment, ils s'inquiètent et viennent la voir à tour de rôle.

Dans un coin, une chaise basse à côté d'un panier à ouvrage. Un panier bien rempli de coton à repriser et de fil à broder. Un ouvrage gît inachevé. C'est une chemise avec des initiales. L'aiguille est restée plantée dans le tissu. La reprise commencée est toute fine et très régulière. On dirait une broderie. Mais la chemise est bien pliée. On voit qu'on n'y a pas touché depuis un certain temps. Sur un fauteuil plusieurs coussins et une couverture. Devant, un petit banc fait sur mesure par son mari pour les pieds de Marie

Tout est figé, suspendu, tout attend.

Marie est en train de mourir. Elle est à l'hôpital. Elle a cinquante-trois ans. Moi, sa première petite fille, j'en ai cinq.

*Anne-Marie BOURON*